

La Sainte occupait les deux tiers de la toile. Portrait ou nature morte ? À droite, sur une table rustique, une succession d'objets renforçait l'idée de nature morte : deux livres anciens, d'une épaisseur peu commune, placés de telle manière qu'on vît les pages racornies ; une croix de bois brut, énorme, rudimentaire ; une corde tressée (peut-être un cilice) terminée par un grand bout pendant, ayant vaguement la forme d'un rat allongé, à longue queue ; et surtout une veilleuse à haute flamme, dans un récipient rond, transparent, où l'on devinait une huile brune qui surnageait au-dessus d'un volume d'eau. La flamme haute, pointue comme un fer de lance, éclairait une Madeleine assise, songeuse, un crâne sur les genoux, la main droite posée sur le crâne, la gauche posée sous le menton, soutenant la partie gauche de sa tête.

Elle regardait le tableau, au Louvre, deuxième étage, salle des peintres français du XVII^e siècle. Sous le tableau une plaque en cuivre indiquait : *Madeleine à la veilleuse* de Georges de La Tour. Les uns disaient que c'était une pécheresse (tu veux dire une putain ?) ; les autres la sœur de la Vierge Marie. Allez vous y reconnaître dans tout ça ! Elle en savait quelque chose ; elle était toujours passée

pour ce qu'elle n'était pas. Et c'était la même chose pour Geoffrey.

Elle se recula un peu pour mieux la voir, avoir une vue d'ensemble. La flamme éclairait un crâne posé sur ses genoux. On entrevoyait ses jambes nues. La lumière semblait circonscrite à un rond central : son visage, son épaule droite dénudée, sa chemise blanche, le haut de sa jupe d'un rouge brique, le crâne lisse, mâchoire béante, orbites creuses. Le peintre avait même représenté la cavité triangulaire formée par l'arête du nez.

Était-on dans une vanité ? La femme avait de longs cheveux noirs, raides ; ses jambes étaient nues ; le modelé du visage était jeune et rond. Cette femme inspirait le désir, sinon, pourquoi ces jambes nues, cette épaule dénudée, cette chemise qui laissait entrevoir la naissance d'un sein ? Cette femme nous faisait presque « voyeurs ». Dans le fond, elle ne différait pas beaucoup d'autres femmes. Pourtant on la disait « sainte » et Georges de La Tour lui avait dédié trois tableaux. Plus que le péché elle symbolisait la fuite du temps, la finitude de la vie, la mortelle condition. Ce n'était pas pour rien que la femme nous tournait presque le dos. Elle contemplait, le regard pensif, la flamme droite et pure qui symbolise la foi.

La visiteuse regardait la toile, comme aspirée par elle. Elle se voyait à la place de la femme. Elle aurait eu ce même beau visage. Elle aurait pris la même pose alanguie. Les livres auraient été de grands romans, peut-être Homère ; ou bien le cycle de la Table Ronde. Le crâne aurait été un artefact de papier mâché pour mettre sur le bord de la fenêtre la nuit de la Toussaint. Le cilice aurait été une pelote de laine pour amuser un chat. *Je voudrais aujourd'hui que l'herbe fut blanche pour fouler l'évidence de vous voir souffrir : je ne regarderais pas sous votre main si jeune la forme dure, sans crépi de la mort.* Le conservateur du

Louvre avait obligeamment inscrit ce poème en prose de René Char sur le dépliant qu'elle tenait à la main. Ainsi René Char, l'homme de la Sorgue, s'était trouvé un jour, ici, à la même place qu'elle, devant cette toile. Elle relut le poème. Il vouvoyait la sainte, il déroulait la forme en spirale de son désir. Il se plaçait délibérément dans l'aujourd'hui. Il refuserait de regarder en elle la sainte. Il refuserait de regarder le crâne, symbole de mort, sa forme lisse. Il foulerait avec elle, non pas l'herbe printanière des tableaux galants, mais l'herbe blanche et dure des prairies que le gel a rendues vierges. Elle le voyait fouler l'herbe durcie par le gel, comme un patineur qui s'élançe, image juvénile, lisse, sans « crépi ». Elle continua de lire :

Un jour discrétionnaire, d'autres, pourtant moins avides que moi, retireront votre chemise de toile, occuperont votre alcôve. Mais ils oublieront en partant, de noyer la veilleuse et un peu d'huile se répandra par le poignard de la flamme sur l'impossible solution.

Un jour, nous dit le Poète, un jour marqué sur l'agenda du Temps, cette femme, parce qu'elle est femme, connaîtra le viol, l'immonde violence des violeurs anonymes. Ils oublieront en partant, de noyer la veilleuse. Elle voyait la scène : la bousculade, le sauve-qui-peut dans la nuit par les ruelles obscures tandis que d'obscènes chevaux noirs galopent dans le ciel, piétinant de leurs sabots hurleurs d'autres veilleuses étoilées. Leur forfait accompli, ils fuient, ils fuient comme des voleurs. Dans leur fuite ils bousculeront la veilleuse – quoi de plus naturel, on le sait, l'homme, par essence, est brutal – et un peu d'huile se répandra par le poignard de la flamme sur l'impossible solution. Mais, dans cet instant-là où Madeleine médite, sous l'intime tranquillité de notre regard, dans la quiétude de la flamme, dans l'abandon presque serein de son corps de femme, c'est l'innocence que le peintre nous donne à

voir. Seul le poète, de son œil de visionnaire, convoque la lampe bousculée, l'huile renversée, la nuit complice.

C'est alors que me revint en mémoire un autre vers de René Char : *La vérité attend l'aurore à côté d'une bougie.*

Qu'est-ce qui l'attendait, elle, de l'autre côté de la Méditerranée ?

Elle continua d'arpenter la galerie et tomba sur une toile qui lui sembla familière, elle se demanda bien pourquoi : le *Pont en ruines* de Salvator Rosa. Bien sûr elle pensa au pont délabré de l'Aïn Seffra, là-bas, aux citronniers. Le tableau présentait au premier plan un pont à moitié écroulé. Il ne restait plus que deux arches, et les pieds, à moitié rongés par l'eau, montraient des briques à nu, au-dessous d'un crépi aux tons ocre et vaguement verdâtres. Puis l'arrondi du pont se brisait subitement, s'écroulait brutalement pour laisser place à une passerelle de bois qui rejoignait la rive opposée, entre deux squelettes d'arbres morts, de couleur grise. Les arbres dans ce paysage agreste étaient peu nombreux, sciés brutalement à leur sommet et comme calcinés (à gauche), au contraire de deux autres encore feuillus, bien situés à droite de la toile, qu'on ne voyait qu'en partie et dont le peintre avait néanmoins « coupé » quelques branches, dans un désir inavoué de « mutiler ».

Une roche monumentale, elle aussi creusée en son centre à la manière d'un pont, se superposait au pont lui-même, dans un enchevêtrement de formes minérales qui semblait fantastique, hors de toute réalité géophysique, roche elle-même surmontée d'une construction (peut-être un cloître). Des constructions humaines se répétaient, de moins en moins visibles, sur un plan incliné, jusqu'à cette tache claire et allongée qui figurait une ville. Quatre hommes à cheval, à la queue leu leu, avaient emprunté le pont, suivis de deux cavaliers en passe eux aussi de le

franchir, bien visibles sur leurs chevaux, l'un blanc, l'autre noir, l'un vêtu de bleu, l'autre de rouge, tandis qu'un homme à pied leur montrait le chemin qui n'était autre que le pont. Le deuxième cavalier, celui en rouge, tendait le bras droit vers la tache claire de la ville, semblant indiquer par là qu'il serait plus commode de couper à travers champs. Mais un homme debout, d'allure monacale, vêtu d'une longue cape et armé d'un bourdon, semblait garder le pont telle la statue du Commandeur.

Elle pensa que la Vie était à l'image de ce pont en ruines, construit pour durer, aller de l'avant, et qui finalement s'effondrait par ce que l'on nomme pudiquement l'usure du temps, comme ses illusions de jadis s'étaient évaporées elles aussi dans l'air du temps.

Il a été assassiné ! Mon Dieu, on l'a assassiné ! Elle tenait le couteau dans la main et s'assit sur le grand escalier de marbre qui menait à l'appartement. Les plantes grimpantes (peut-être des clématites) penchèrent leurs corolles d'un rose empourpré sur le fond turquoise des peintures murales en forme de trumeaux. Les perroquets dans leurs volières ouvrirent un peu plus leur orbite démesurée. Il y avait là, à côté d'elle, ce grand corps masculin dans son costume de lin gris et déjà une tache rouge sur le devant du torse s'élargissait méthodiquement. Une porte palière s'ouvrit un peu plus haut dans l'immeuble. Des bruits de voix. Des appels. Voulez-vous qu'on téléphone à la police ? Oui, à la police, c'est bien. Gardez courage ! Mon Dieu, aidez-moi ! On va vous aider, ça y est, la police est en route, on a eu de la chance, souvent, au commissariat, on vous fait attendre. Ils arrivèrent en effet et demandèrent :

Vous étiez là quand ça s'est passé ?

Oui, ou plutôt non, je suis arrivée juste après, il y avait un homme qui fuyait, il m'a bousculée.

Un homme ? Comment ?

Habillé comme tout le monde, un complet, et puis un chapeau, je n'ai pas vu son visage.

Ça, c'est embêtant. Donc vous ne pourriez pas le reconnaître ?

Non.

Quels sont vos liens avec la mort ?

C'était mon mari

Condoléances. Il va falloir rentrer chez vous, Madame, on l'emmène à la morgue pour les examens.

À la morgue ?

C'est la procédure. Donnez-nous votre adresse.

Enfin, Geoffrey n'était pas mort ; il avait eu de la chance, le couteau avait glissé sur une côte ; il était probablement tombé sur un amateur, et le couteau avait glissé. *Toujours frapper de bas en haut*, lui assénait-il en bombant un torse bandé. On lui avait rendu un Geoffrey hâve et blafard, le bras en écharpe (pourquoi le bras ? Pour ne pas fatiguer les côtes, Madame, il faut laisser aux os le temps de cicatriser). Entre les tueurs de l'OAS, ceux du FLN et de l'ALN, il y avait le choix ; dix, vingt coupables possibles. Geoffroy était un homme à avoir des ennemis, il ouvrait toujours sa gueule. Tu ouvres trop ta gueule ! lui disait-elle. Et lui : « Un homme ça a des convictions, des convictions qui se respectent ». La preuve qu'on connaissait ses convictions : on lui avait fait tuer un homme.

Un gamin de seize ans avait été arrêté un peu plus tard, mais dans ces derniers mois entre les accords d'Évian et ce qu'il faut bien appeler « le grand sauve-qui-peut », les gens réglèrent leurs comptes, l'OAS la première. *Organisation de l'Armée Secrète*, tu parles, tout le monde connaissait tout le monde : *Celui-là, il en est, celui-là, il en est sans en être, à surveiller de près, voire, à éliminer.*

C'est alors qu'ils avaient décidé de fuir. Le FLN gardait déjà tous les points de passage : passages à niveau, croisements de route. Ils étaient fabuleusement décontractés. Le vent de l'Histoire, vous connaissez ? Geoffrey, lui, transpirait de peur. Il s'était laissé embarquer par l'OAS car un refus aurait signifié une désertion, donc une exécution. C'est alors qu'elle et lui étaient devenus amants et avaient fui en Espagne, en Andalousie. C'était en juin 1962.

À Grenade leur hôtel en bas d'une côte s'appelait *La Despedida*. La boutique d'un accordeur de guitares empiétait sur le trottoir. Des étuis vides, rayés, ressemblaient à des sarcophages de nouveau-nés. Le jour, aux premières heures, un café aux percolateurs ternis rendait des sons faux comme ceux d'un accordéon désaccordé ; c'étaient les ouvriers qui portaient à la tâche. Le soir, des bruits de chaises raclaient le sol, des éclats de voix se faufilaient comme des chats dans la nuit, des *tonadillas*¹ chantées d'une voix rauque et déclamatoire convoquaient les grenadins dont les mains durcies par le labeur se joignaient derrière le dos pour mieux écouter, dans une attitude fière et digne où perçait un rien de condescendance pour l'étranger qui serait venu là, en quête d'exotisme. Elle et Geoffrey se sentaient à la fois adoubés et exclus, et cet état contradictoire les maintenait dans une servitude dont ils savouraient tous les effets. Le palais des Nasrides en haut de la côte n'avait pas plus d'importance qu'une ruine médiévale perchée sur une roche. Des portes antiques en fer à cheval, couronnées de créneaux, persistaient çà et là, comme des rappels de murailles anciennes. Des aigles noirs striaient un ciel absent, caché derrière des brumes matinales qui se déchiraient comme

1. Chansons populaires.

un ciel de Velázquez au-dessus d'une armée rangée en ordre de bataille. Les spadassins étaient ces réverbères bossus, ces hallebardes crochetées qui dessinaient dans la nuit des rangées hasardeuses soumises aux caprices de la nuit. Ils avaient appris à boire le *cafecito* bien serré dans une mini-tasse de faïence blanche où parfois saignait une ébréchure. Ils s'étaient aventurés dans des bodegas où, assis autour de tonneaux qui faisaient office de tables, ils écoutaient un chanteur corseté comme un torero lancer des notes en forme d'arabesques qui déchiraient la nuit. Ils avaient approché l'imposante cathédrale dressée comme une caravelle derrière ses trois arches et s'étaient rabattus tout naturellement sur la chapelle royale où étaient les tombeaux royaux. Ils avaient cherché à deviner le squelette de Jeanne la folle dans l'un des sarcophages derrière l'autel car ils étaient affamés de romantisme et sa chevauchée de milliers de kilomètres à travers l'Europe pour convoier le cercueil de son époux Philippe le beau, mort dans les Flandres, les rendait à la fois exaltés et mélancoliques.

Ils étaient des amants comme tout le monde qui se fabriquaient des souvenirs à partir de noms : La Despedida, la Capilla real, el Albaicín. Un cheval sellé dont les étriers battaient le vide grattait ses sabots durs sur la rue pentue qui menait à l'Alhambra. Un homme vêtu à l'ancienne, veste en velours côtelé et pantalons rentrés dans des bottes plates, le suivait. L'homme suivait le cheval : monture sans cavalier, elle était la métaphore de leur existence, une vie qu'ils n'avaient qu'à enfourcher mais il leur manquait l'envie, ils se contentaient d'à-peu-près, d'ersatz d'existence, une existence réglée, millimétrée, car le moindre changement les angoissait. Pourtant ils avaient le souvenir de brusques bourrasques dans leur existence bien réglée, la Vie les emportait malgré eux ; cela pouvait être un long voyage (Tu crois qu'on supportera d'être

si loin de nos bases ?), des rivages inconnus, un palais déserté depuis cinq siècles et qui racontait des choses. Ils croyaient voir alors l'ourlet d'une robe, ou la soie d'un bas dans l'embrasure d'une porte ; la porte se refermait et ils demandaient au gardien de la rouvrir « Cette partie du palais ne se visite pas ». Ils n'insistaient pas. Ils étaient eux-mêmes les gardiens farouches de leur propre intimité

« Cette partie ne se visite pas ». Pas question dès lors de l'exposer aux aléas d'un voyage dont ils définissaient l'itinéraire dans leur chambre d'hôtel, la carte Michelin sur le lit, attentifs aux signes graphiques : pointillé pour route inexistante ou en mauvais état, tour crénelée pour château. Ils visitèrent ainsi le bain maure qui datait du XI^e siècle. Les pierres jaunissantes formaient des arcades protégeant des sortes d'alcôves propres à recevoir l'eau, une eau inexistante aujourd'hui mais dont le lent travail avait brouillé les lignes, faisant de ces bains creusés dans la roche la ligne ondulante d'un cloître travaillé par l'eau morte. Les cavités pourrissantes de la pierre elle-même, les excroissances du calcaire ou de la salissure formaient d'autres sculptures sur les chapiteaux, ressuscitaient une vie vieille de plusieurs siècles, la périssable et passagère présence de corps disparus qui s'étaient baignés là, dans une intimité spongieuse et religieuse, un geste d'auto-purification. Et ils étaient sensibles à ces bains maures, en ayant entendu parler toute leur enfance, sans n'y être jamais entrés. Et la consonance de ces deux mots bains maures entrant en collusion avec la vision qu'ils en avaient maintenant, rajoutait d'autres incrustations sur le grain des murs, les creusait d'autres nervures, comme les eaux ruisselantes de jadis avaient par leur périssable et passagère présence œuvré à dresser pour l'éternité cette matière intermédiaire entre l'eau et la roche, ce dôme percé de trous par où la lumière s'engouffrait comme désormais

elle s'engouffrait dans les trous de leur mémoire et éclairait leur passé commun.

Ainsi ils rajoutaient d'autres couches à leurs couches de souvenirs, les souvenirs vécus et les désirs enfouis, jamais accomplis, sauf en des occasions comme celle-ci ; et les antiques bains maures de Grenade alimentèrent les songes de leurs souvenirs, car leurs souvenirs du pays natal étaient désormais des songes, ils en avaient la structure, la perméabilité, la capacité de captation.

Le palais des Nasrides avait lui aussi ce côté intime, presque naturel, d'où toute majesté était exclue. Tout ce qui devait faire plus tard la magnificence extérieure des palais florentins, puis des châteaux de la Loire, puis Versailles lui-même, était absent de ces salles où l'écriture arabe déroulait inlassablement les versets du Coran ou d'un poète arabe dont ils ne se rappelaient plus le nom. Un ensemble d'édifices bas, de petites dimensions, traversés de patios où l'œil de l'eau brillait par intermittence. Ils visitèrent avec étonnement une succession de salles de dimensions modestes où dominaient le bois et la brique, où le seul ornement était l'argile et le stuc. Les carreaux de faïence qui recouvraient le bas des murs déroulaient la même et sempiternelle trichromie : ocre, bleu et vert. Point de marbre, de coupoles, de peintures en trompe-l'œil. La Cour des lions la laissa perplexe et elle en conclut que les lions avaient été volontairement réduits à l'état d'animaux indéfinissables – était-ce l'usure du temps ou la volonté du sculpteur ? – et qu'on les nommait « lions » par habitude, car cette civilisation avait connu les déserts et portait dans son inconscient la présence de l'Afrique et de ses prédateurs les plus nobles. Elle regarda par la fenêtre, l'une de ces innombrables fenêtres doubles à meneaux où les polygones en étoiles épousaient une calligraphie qu'on était bien obligés d'appeler ornementale, tant

ces arabesques (encore un mot qui parlait de lui-même) s'entrelaçaient à des plantes stylisées, les contournaient, les répétaient en un immense jardin de stucs de couleur ocre clair ; et la niche ciselée qui l'absorbait dans son récit à la fois architectural et romanesque lui remettait en mémoire le destin du petit roi (*el rey chico*), Boabdil, qui erra dit-on de pièce en pièce, s'attardant sans doute à chacune de ces fenêtres, peut-être celle-là même où elle se trouvait aujourd'hui, pour embrasser une dernière fois du regard ce palais qu'il abandonnait pour toujours à des hôtes nouveaux.

Et ils firent ensemble, Geoffrey et elle, le parcours que le jeune roi avait fait cinq cents ans plus tôt, et ils gravirent encore cette dernière côte qui permettait de voir une dernière fois le palais, et la légende (car seule une légende peut charrier dans ses mots tant de beauté et de tristesse) raconte que le jeune roi pleura, et la sultane sa mère lui dit ces paroles qui restèrent dans l'Histoire et furent répétées à satiété, de génération en génération, de poète en poète, de romancero en romancero, comme un rappel du destin, une incantation ou une malédiction : « Pleure maintenant comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

Et elle pleura, lovée contre Geoffrey, car elle aussi avait connu l'exil, mais en sens inverse, franchissant ce bras de mer qu'ils avaient franchi elle et le petit roi, à cinq siècles de distance, lui dans un sens (Europe Afrique), elle dans l'autre (Afrique Europe) et elle se désola en regardant de loin les miradors qui la regardaient (regards entrecroisés, chagrins refoulés) et elle s'écroula sous le poids des coupoles, dans le mirage des stalactites, et elle se perdit douloureusement dans la forêt des colonnes comme au milieu des fûts d'une forêt.

Ils se dirent plus tard, non pas *Tu te souviens de l'Alhambra ?* Car pour eux, l'Alhambra était un cinéma

de quartier dans la ville de leur adolescence, mais *Tu te souviens de la côte pour monter au palais ? Ou tu te souviens de la Cour des myrtes ? Ou de la Cour aux lions ?* Et le côté cour les ramenait à leur enfance, aux patios des maisons espagnoles, celles des pêcheurs, et aux escaliers du quartier du port qui dégringolaient vers la mer avec cette innocence des maisons de pauvres. Elle sentait qu'un fil ténu la reliait à ces gens-là, non ceux qui regardaient par les fenêtres à meneau, mais ceux qui besognaient, la truelle ou la houe à la main. Et ils ne parlèrent plus jamais du jeune roi.

Ils recroisèrent le cheval sellé, les étriers ballants, prêt à être monté mais grattant de ses sabots durs des rues en pente raide qui menaient à des chapelles coincées entre des bâtiments religieux et à des rues commerçantes semblables à des marchés orientaux où pendouillaient des étoffes criardes et des cuivres martelés, ornés de caractères arabes. Ils avaient beau fuir, le passé les rattrapait, *Te souviens-tu de la longue route qui menait aux citronniers ? Les citronniers* étaient un quartier, en amont de la ville, un quartier limitrophe de la ville arabe, celle qui avait disséminé ses maisons en dehors de la citadelle turque. Un pont les séparait des ultimes quartiers de la ville européenne, les plus excentrés, les plus agrestes. Une longue route droite bordée d'eucalyptus y menait. Elle avançait sur ses jambes d'enfant, déjà sensible aux paysages qui entouraient les villes. C'est là qu'elle comprit la présence de silhouettes (figures en anglais) dans la représentation de paysages. Il y avait toujours des gens (chevriers, mauresques voilées, vendeurs d'eau) dans le creux du vallon où courait l'oued. Il fallait les deviner au milieu des grands roseaux, dans les replis du ravin. C'était pareil dans les tableaux, mais ça, elle ne le vit que plus tard. On percevait une ville en arrière-plan, à peine décelable, un vague étirement blanchâtre où

on devinait des maisons. Dès lors elle assimila l'art et la nature. C'est de là que lui était venue sa passion pour les peintres paysagistes du XVII^e : Poussin, Le Nain, Claude Lorrain, Ruys Dael.

Elle ne serait jamais satisfaite, c'était comme une eau froide qui montait le long de ses jambes, creusait son ventre qui réagissait contre l'atteinte de l'eau, puis montait aux épaules, noyant au passage ses reins, ses seins, son dos. Il fallait se résoudre à plonger. Elle trompait le temps en marchant dans la mer, en balançant les bras, en mouillant sa poitrine d'une main rapide et fiévreuse, à petits coups. Puis elle plongeait. C'était une forme de soulagement. Puis son corps s'habitua à la température de l'eau. Puis elle s'ébrouait en nageant avec des mimiques d'enfant. D'enfant, c'était bien là le problème. Comme Marguerite Duras (Florence avait toujours trouvé que son visage plat, légèrement asiatique, lui donnait l'air d'un masque aztèque) elle traînerait toujours le fantôme de sa mère derrière elle. Elle ferait l'inventaire de ses obsessions et de ses captations. Robe noire et visage de pécheresse. La parole haute, rudimentaire, contraignante. Les mêmes circuits de promenade, dans la ville haute, dans la ville basse. Les mêmes commerçants, pour « discuter », avoir un échange social, et peut-être, acheter. Le goût du marchandage, si oriental, la patience des uns et des autres jamais émoussée. Il lui fallait, telle Héra, dominer l'Olympe. Le frère était Zeus. Il avait enfilé la défroque de mâle dominant. Il s'essayait aux postures du père. Postures, imposteur. Son père était un Wisigoth. Son frère un brun aux cheveux asiatiques, à la peau mate, aux yeux de séducteur italien des années cinquante. Un beau spécimen masculin à l'élégance discrète mais visible, toujours cravaté, même en plein été, veste d'alpaga et chemises à poignets mousquetaires, c'est comme ça qu'on

disait à l'époque. Elle pense (elle croit se rappeler) que c'étaient des poignets que l'on repliait sur eux-mêmes et qui nécessitaient des boutons de manchette. Et elle au milieu de tout ça ? (choses entendues : il ressemble à sa mère, il est beau comme sa mère, il est beau parce que sa mère est belle).

Le vent se levait comme pour donner une ampleur orchestrale à ses peurs, le vent de la mer, le vent de l'Atlas. Parfois ils se rencontraient. Deux dieux luttant pour la prépondérance, au-dessus de la ville détrempée. Des trombes d'eau jaunâtres, chargées de sable, s'abattaient sur les immeubles, noyaient les rues, les transformaient en ruisseaux, abattaient les oiseaux, hirondelles mortes, grues aux pattes grotesquement pliées, petits moineaux aux plumes saccagées. Parfois un chat. Tout partait dans les égouts vers la mer moutonnante, au loin.

Le Wisigoth n'est plus là pour la défendre. Il pourrit quelque part, au fond d'un tombeau.

Le Wisigoth Rodéric, plus communément appelé don Rodrigo, n'a pas su défendre sa terre, l'Espagne, contre les Maures.